

# Equilibrium

*Tiens, ô beau cerf sans peur,  
Prends et manges mon coeur!  
Je ne suis plus humain...  
Pourquoi donc en aurai-je encore besoin?*

Il éclata d'un rire de fou et s'en alla, laissant derrière lui parmi les déchets un monticule à l'équilibre bancal et incertain dans lequel un enfant aurait peut-être reconnu l'animal évoqué.

Ressorts rongés, antennes tordues, tôles pliées et déchirées: tout un fatras de détritiques hétéroclites où se mariaient la rouille et le vert-de-gris en noces stériles. Les grains de poussière et les pétales d'aluminium arrosaient cette célébration stagnante. L'évêque de la corrosion sermonnait les convives muets rassemblés à perte de vue.

Le sculpteur avait quitté la ville chatoyante depuis si longtemps qu'il n'en conservait que de vagues souvenirs déformés. Lieu et temps où l'autrement inspirait le dégoût, le changement la crainte et la remise en question le refoulement. La ville était un Eden en apparence, un cancer inéluctable en son coeur.

L'exilé avait trouvé ici un refuge où il pouvait donner libre cours à ses désirs et à sa créativité. De la substance-même de l'environnement il faisait jaillir animaux, fleurs, forêts, parcs et bâtisses. Ce dont la ville ne voulait plus reprenait vie dans sa fantasmagorie.

Un jour, il avait trouvé un vieux canon à neige. Il le remplit de limaille de chrome, de bronze et de laiton et enclencha la machine. Il avait dansé sous cette pluie de poissons, partageant cette pêche miraculeuse avec ses fidèles, jusqu'à l'épuisement total de la cellule énergétique.

Ainsi vivait le reclus de la décharge, créant peupliers habités de corbeaux, élégants arcs rouillés et monolithes massifs avec les pièces usagées de ce désert pour donner forme à ses rêves et à son imagination.

Toutefois, les créations partageaient toutes la même caractéristique: elles devaient tenir dans un équilibre précaire et improbable, sujettes à un écroulement subit à la plus infime perturbation de l'environnement.

Il savait que tant qu'il resterait des oeuvres, il pourrait vivre. S'il en créait trop, il risquait de provoquer des effondrements en chaîne. Ainsi, le modelleur devait toujours se garder des excès, sans sombrer dans la passivité.

Il avait désormais rejoint son habitation, construite sur le flanc d'une montagne de rebuts inorganiques. De vieilles bâches et tentures rapiécées avaient servi d'avant-toit et de rideaux.

Planches de bois, tôles de métal et bidons en plastique formaient les murs de ce taudis fabuleux. Il s'assit sur un pneu crevé sous l'avant-toit, sorti sa pipe d'une des nombreuses poches de ses haillons, l'alluma et tira sur le vieux tabac sec et poussiéreux.

Le statuaire n'avait aucun voisin, mais il troquait un peu de vivres et de tabac avec les éboueurs méprisants de la ville. Il préférait cependant parler avec les rares enfants qui venaient jouer dans la décharge ou qui s'y étaient perdus lors d'une fugue. Aucun ne restait bien longtemps: incommodés par les odeurs d'huile rance et l'absence de sanitaires, ils préféraient toujours rentrer au bercail protecteur et immuable.

L'insoumis contemplait les monts métalliques d'un air absent. Il s'imprégnait du silence paisible de la décharge et de l'odeur du tabac. Tout à coup, un petit bruit sec le ramena à lui: une pièce avait dû se déloger d'un équilibre indécis après une éternité d'hésitation.

Le soir tombait et l'homme réfléchissait à la situation préoccupante que cet événement lui avait amené à l'esprit. Il exhalait de denses nuages gris-bleu de fumée et, tout en contemplant les motifs aléatoires se disperser, cherchait à trouver une solution. En effet, depuis plusieurs jours il se préoccupait des statues qui s'effondraient à un rythme croissant. S'il voulait continuer à vivre, il devrait construire de plus en plus de statues, mais cela s'accompagnerait d'une baisse de qualité qu'il ne pouvait se résoudre à souffrir. Il était également hors de question de retoucher des oeuvres existantes. En les achevant, il leur avait insufflé vie, caractère et indépendance. Il ne supportait pas l'idée d'interférer dans ces qualités.

Néanmoins il pouvait agir sur l'environnement. Il lui semblait que le vent autrefois très faible s'accroissait périodiquement, mais ne faiblissait que peu entre-temps, ce qui mettrait en péril l'équilibre fragile des oeuvres. De plus en plus de poussière était également charriée par le vent, formant un ruissellement fantomatique continu par-dessus les dunes de scories, risquant de recouvrir roses, nus et autres vues de l'esprit.

Oui, il devait faire quelque chose contre le vent.

Malheureusement, l'artiste avait par précaution pris l'habitude d'édifier les admirables amoncellements partout dans la vaste décharge. Construire des abris coupe-vent prendrait tellement de temps qu'il ne pourrait plus ériger suffisamment d'oeuvres pour assurer sa pérennité.

Sur les braises mourantes de sa pipe, il tira une dernière bouffée de fumées âcres. Le tableau se noircissait comme en réponse à la nuit qui progressait inexorablement. La nervosité gagnait le condamné.

Un autre bruit sec retentit.

Un frottement irrégulier arrachait à la décharge des bruits de pierres que l'on drague par-dessus d'autres et des crissements de métal sur verre dans un crescendo mourant, jusqu'à ce qu'il se fit audible pour l'habitant solitaire. La source s'approchait péniblement, en un rythme syncopé. Un staccato de souffles rauques ponctué de

plaintifs râles étouffés sous-tendait cet air dissonant.

Inquiet, mais curieux, il se leva et braqua une vieille lampe-torche dans la direction du dernier soupir.

Les rayons blafards percutent un visage ensanglanté d'ange qui rampe misérablement. Stupéfaits, la femme et l'homme n'osent plus le moindre mouvement.

Simon maintient le faisceau d'une main tremblante alors que ressurgissent à sa conscience d'anciens souvenirs refoulés.

De minuscules grains de poussière dansent dans le vent nocturne pour un bref instant d'éclat avant d'être balayés au loin.

La femme en lambeaux se redresse. D'un pas lent et vacillant, elle franchit la distance la séparant du porteur de lumière.

Soudain elle s'écroula comme une marionnette dont on aurait coupé tous les fils simultanément, sans un cri. Le flot de lumière n'avait pas changé de cours et le corps avait à nouveau sombré dans l'obscurité.

Le malheureux se ressaisit et se précipita vers la femme, se mit à genou à ses côtés et la prit dans ses bras, tentant désespérément de la raviver.

En vain, car elle était morte depuis longtemps.

Voyant le sang qui avait coulé de ses yeux, il comprit qu'elle avait succombé à une overdose d'oracline. Beaucoup de gens de la ville se droguaient, cela n'avait rien de surprenant en soi, mais les abus étaient quasiment inconnus. De plus, dans les souvenirs fracassés de l'homme, l'oracline était une drogue rare et illégale, prétendument pourvoyeuse de visions.

Le temps de sécher ses yeux humides, il se recomposa et releva la tête, les yeux animés d'une lueur nouvelle.

*Vois-tu, maître corbeau dans les cieux?  
La créature inspirée de Dieu  
Est venue me trouver pour mourir!  
Je dois donc continuer toujours à sourire!*

Ailleurs dans la décharge, des hommes cherchaient. L'un d'entre eux cherchait bien plus que juste un être.

Cette décharge où finissait toute la crasse avait réclamé sa femme. Il craignait qu'elle gise parmi les ordures, inerte et morte.

Le désespéré avait attaché le corps de la jeune femme à une armature métallique constituée de deux bouts de fer rouillés malhabilement soudés en croix.

Il la chargea sur son dos, s'empara de divers outils et de matériel hétéroclite et s'en fut sur le chemin de sa plus grande oeuvre.

Sur une colline au centre de la décharge, il la déposa délicatement. L'artiste s'activa à assembler deux sculptures semblables à sa pièce maîtresse. Il recherchait les équilibres les plus ténus, mais aussi les plus à même de rester en suspens pour l'éternité. Le vent ne facilitait pas sa tâche et il reprit à zéro son travail plusieurs fois, à la seule

lumière de la lune.

Ensuite, il entreprit la construction d'un piédestal, dont la structure chaotique tiendrait indéfiniment dans l'indécision.

Les hommes progressaient à pas lents par-dessus les briques de lait éventrées, les parapluies déchirés, les vieux meubles démontés, les miroirs brisés. Ils étaient animés de haine et d'incompréhension à l'encontre de celui qui avait pu attenter à la vie de leur fille, amie, épouse.

Soudain, ils le virent se découper contre le ciel nocturne.

« C'est lui, » dit l'homme le plus amer. « J'en suis sûr. »

Le piédestal avait pris une allure massive et élégante. L'artisan était inquiet, car le vent amenait de lourds nuages par-dessus l'horizon où se trouvait la ville.

Horrié par la scène macabre, le tireur réprime un douloureux cri de rage. Tout tremblant, il assemble son fusil.

« Il va payer, croyez-moi ! »

Dans un tendre effort, il leva la femme et ficha la croix dans le piédestal, entre les deux pâles copies de cette splendeur rejetée.

Nul doute que le vent grondant allait bientôt avoir raison des derniers étalons, forts et obélisques encore debout, mais cette oeuvre-ci ne céderait pas de si tôt, il avait tout pris en compte.

L'indomptable renégat resta captif de cette vue alors que le vent soustrayait les premières gouttes froides des masses obscures au-dessus de la décharge.

« Laissez-le moi. Je vais l'abattre d'ici. En attendant, ne faites pas un bruit. »

*Mon tragique ange venu à l'impromptu,  
Comme personne d'autre tu incarnes  
L'élégance frêle dans les détritrus!  
Puisse Dieu toujours nous envier au-delà de sa lucarne!*

Il rit à gorge déployée sous la pluie battante et entama une petite danse autour de la cime de Golgotha, triste et plein d'espoir à la fois.

« Je l'ai en visuel, mais les conditions sont mauvaises. Patientez que ma vengeance se fasse. J'attends une trouée dans les nuages pour assurer mon tir. »

Il leva la tête alors que la lune réapparut d'entre les nuages et s'écria de plus belle.

Un sourd grondement parvint à son attention et il sut que le dernier chêne s'était effondré. Pris d'un doute terrible il scruta les alentours. Alors il vit les hommes. Dans un moment d'inattention son pied heurta un objet saillant.

« Adieu. »

La balle l'atteint en plein coeur alors qu'il trébuche contre la femme; il entraîne tout dans sa chute. Ils dégringolent de la colline, rebondissant contre débris et monceaux et terminent la course dans une mare boueuse. Les tâches d'essence diaprées virent sur le rouge.

« Ah le chien! Il a cette barre enfichée à travers son torse. Donnez-moi un coup de main qu'on puisse la déloger. »

L'homme pleurait. Pourquoi l'infamie de ce fou avait-elle dû se déverser sur cette femme qu'il aimait?

« Je vais la ramener à la ville pour les funérailles. »

« Qu'allons-nous dire aux gens? »

« Rien. Nous allons poursuivre notre vie comme indiqué. »